REVIEWS AND NOTICES

L'abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne, 1670–1740 (viii+1608 pages). *La Correspondance de l'abbé Du Bos* (85 pages). BY A. LOMBARD. Paris: Hachette, 1913.

La première partie du XVIIIme siècle est une période dont on doit sentir de plus en plus l'importance; c'est celle qui prépare la grande période rationaliste de Voltaire, de Montesquieu, des Encyclopédistes, de Rousseau. Durant ces années de formation, personne—sauf Bayle—n'est plus important que Du Bos. On le savait; mais qui aurait osé, s'il était conscient des exigences de la science moderne, une étude qui supposait des connaissances si universelles? M. Lombard a voulu essayer; et sa tentative s'est justifiée. Son (double) livre est un de ceux auxquels le temps touche peu;—et, soit dit en passant, c'est ce qui fait que nous n'avons pas à nous excuser d'en parler longuement, même après que l'heure de la nouveauté, au sens strict du terme, peut être passée. C'est un livre d'ailleurs dont on ne parle pas après l'avoir rapidement lu; il demande, si on veut lui rendre justice, une lente et patiente absorption. Il a plus de six cents pages d'impression serrée. Et d'abord, il est bourré de faits précis, toujours contrôlés minutieusement; il trahit chez son auteur une connaissance quasi-encyclopédique du XVIIIme siècle avant Rousseau; M. Lombard sait être à l'aise dans les questions les plus diverses, en archéologie, en art, en histoire—en histoire surtout—en morale, en théologie, sans compter naturellement la littérature; il est au courant des conditions du commerce de son temps; il connaît les dernières relations des voyageurs et explorateurs; il est documenté sur la question du luxe; il éclaire en passant des sujets vaguement connus, comme les origines de l'opéra en France, . . . et il nous renseigne même sur une institution fort intéressante dont l'abbé Du Bos *eût pu faire* son profit s'il avait vécu un peu plus tard, l'Académie Politique de Colbert de Torcy. Mais M. Lombard n'est pas seulement un érudit; son grand travail abonde en observations pénétrantes; il laisse apercevoir même, à plusieurs reprises, un esprit philosophique vigoureux, qui s'est donné la peine d'approfondir pour lui-même les problèmes discutés. Et en tout cela son livre constitue un très beau témoignage aux méthodes modernes d'histoire littéraire que certains, ne les comprenant pas, ont voulu attaquer.

Louis XIV n'avait pas encore fermé les yeux que l'esprit "libertin," c.à.d. indépendant de la tradition et de l'autorité, se manifestait avec d'autant plus de force qu'il avait été plus longtemps contenu. Il n'était pas besoin de génie, il suffisait d'être intelligent pour s'apercevoir que les dogmes du

grand siècle n'étaient point pour durer; qu'ils n'avaient pas, tant s'en faut, réalisé le millénium.

La formation de la pensée de Du Bos est tellement celle que les conditions rendaient inévitable chez un homme cultivé d'alors qu'en l'étudiant, on voit revivre toute cette période. Tout le labeur formidable de l'abbé aboutit à deux œuvres maîtresses, *les Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture* (1719), et *l'Histoire de l'Établissement de la Monarchie française dans les Gaules* (1734). Comment, d'abord, fut il amené à concevoir ces œuvres si laïques et si expressives du XVIIIme siècle ?

Né à Beauvais, le 21 décembre 1670, Du Bos quittait sa ville natale à 16 ans pour Paris, avec l'ambition d'"être chanoine." Ayant l'intelligence ouverte, et de précieuses relations de parenté, il pénétrait rapidement dans la haute société et dans le monde des lettres. Il connut Boileau, Perrault, Malbranche, Huet, Ménage, Nicaise, etc., etc. Et bientôt il goûta, et cultiva l'esprit de salon. Mais dès le début, M. Lombard y insiste avec raison, Du Bos fut mondain dans le sens intellectuel plutôt que dans le sens précieusement sentimental: "Gendron a pu lui reprocher d'avoir, à trente ans, le cœur et les sentiments d'un vieillard. . . . Tout révèle, chez Du Bos, un certain déficit du côté de la sensibilité. Le cerveau, en revanche, était remarquablement organisé, l'esprit curieux et avisé, ouvert à toutes les suggestions et à toutes les nouveautés. . . . Il aime l'historiette," le "détail piquant." Ses relations de société lui rendent bientôt service: en 1693 il est collaborateur des *Menagiana*, ou collections de mots et anecdotes du célèbre grammairien, faite sous la direction de Galland.

En 1695 il fait un séjour à Beauvais où on venait de mettre au jour un monument curieux, le "Mercure barbu"; une inscription (aujourd' hui considérée comme inauthentique) intrigua les érudits. Du Bos se jeta dans la mêlée, y alla de son hypothèse; Galland le réfute du reste, mais c'est un succès que d'avoir été mêlé à cette dispute fameuse.

L'archéologie est une science comme faite exprès pour les abbés dont l'esprit travaille, mais ne doit pas travailler dans les domaines qui touchent aux grandes controverses philosophiques et théologiques. Et par exemple, c'était très "fashionable" en ce moment d'être numismate. Du Bos fut numismate; en la même année 1695 encore, il prenait part à une autre querelle archéologique fameuse; il publie son *Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles.* L'histoire ne connaît que trois Gordiens, mais tandisque certains font du troisième un fils de Metea Faustina, épouse de Junius Balbus, d'autres le font fils de Gordien II, l'Africain. Du Bos adopte les deux témoignages, et ainsi pose la thèse de l'existence de quatre Gordiens. Cette idée, dit M. Lombard qui n'ignore rien, avait été déjà défendue par Angeloni; mais Du Bos fait valoir un argument nouveau, celui justement des médailles qui fournissent quatre types différents. Il a d'ailleurs le bonheur de se mettre à dos un gros savant, le Hollandais Cuyper.

M. Lombard relève, à juste titre, dans ce vivant travail de jeunesse, certaines idées du Du Bos de l'âge mûr, du Du Bos qui entrevoit, pour le cas de problèmes pratiques, l'importance d'une bonne *méthode;* c'est ainsi que dans sa Préface il déclare hautement qu'il ne considérera pas comme valable une réfutation reposant sur l'arguement de la nouveauté de sa thèse; les sciences progressent, et ce qui semblait faux hier, peut aujourd'hui apparaître juste, en suite de faits inconnus amenés à la lumière. Ailleurs, il digresse pour gourmander Le Nain de Tillemont (p. 30) dont l'histoire des empereurs se base constamment sur des témoignages chrétiens acceptés "parcequ'ils sont chrétiens," tandis que les témoignages des païens sont écartés simplement "parcequ'ils sont païens"; sans prendre parti ni pour le miracle chrétien, ni pour le merveilleux mythologique, Du Bos demande aux deux la même garantie d'authenticité.

Du Bos était trop intelligent pour continuer à s'amuser à de vaines querelles d'érudits: La vie l'intéressait de plus en plus. Et, par exemple, il se sent une attraction particulière pour les gens de théâtre, peu orthodoxes peut-être, mais par leur indifférence même aux conventions sociales, morales et intellectuelles, ayant pour lui de la séduction. De fort bonne heure, il s'enthousiasma pour l'opéra (alors au Palais Royal), genre nouveau, qui avait brillé avec Lulli, et qui ne voulait pas mourir avec lui. Les échos de ces années de brillante jeunesse se retrouvent dans les *Réflexions critiques* où l'opéra sera exalté: dès vingt ans, Du Bos "égalait la chorégraphie à la poésie," et "s'intéressait à la destinée des corps de ballet autant qu'à celle de la tragédie française" (p. 44). Et maintenant un heureux hasard met en rapport le jeune abbé avec Bayle: deux esprits faits pour se comprendre. Quelqu'indépendance qu'il faille pour apprécier l'opéra, il y a des choses plus importantes dans la vie. Grâce à Bayle, c'est dès lors "surtout le mouvement des idées qui l'occupe, le progrès de la civilisation et des mœurs—la philosophie au sens que les esprits de la trempe de celui de Bayle et du sien vont bientôt donner à ce mot." Et Du Bos devient une sorte de fournisseur de nouvelles de Paris, faisant pour l'exilé les recherches nécessaires à Paris pour le *Dictionnaire;* il fait rapport sur les polémiques des protestants et des catholiques, des Jésuites et des Jansénistes, des Cartésiens et de leurs adversaires, et sur bien d'autres sujets encore. L'esprit railleur simplement d'antan, l'épigrammatiste d'hier, devient un sceptique raisonné et réfléchi. On voit dans ses lettres à Bayle cette transformation s'opérer: ici c'est l'émancipation des femmes (déplorée par Bernier) qui le fait réfléchir que s'il y a des éléments fâcheux il en résulte des biens qui sont peut-être plus grands; là c'est la question du luxe, que déjà il sait envisager comme Mandeville et Voltaire: on s'affligerait moins de ses désavantages si on comprenait mieux son utilité économique et sociale.

Puis, Du Bos se met à voyager. Avec quelles ressources? Pourquoi? C'est assez difficile à dire, et M. Lombard n'a pas réussi à éclairer tout à fait ce point: Du Bos aura eu l'occasion de rendre quelque service à un person-

nage haut placé; il aura été "chargé d'une de ces missions officieuses qui ne laissent pas trace dans les papiers" (p. 71). En tous cas il voyage pendant trois ans en France, en Angleterre, en Hollande, en Italie. . . . Il visite beaucoup de personnages célèbres, surtout en Angleterre: Locke, le naturaliste Lister, le juriste écossais Cunningham, le savant Bentley, peut-être Addison. En Hollande, il vit Bayle. Mais partout, et c'est là que nous saisissons la source de son originalité, il fréquente de préférence les explorateurs, les marins, les commerçants; à Amsterdam il fut admis (rare privilège) à visiter les locaux de la Compagnie des Indes; à Rome il eut la bonne fortune de rencontrer le P. Hennepin, explorateur du Mississippi, qu'il avait en vain cherché à voir en Angleterre.

C'était une aubaine pour un diplomate (et on devenait diplomate par naissance et non par talent) d'avoir les services d'un tel homme. Aussi Du Bos fut recherché. Après avoir servi en qualité de secrétaire privé (qui ne signait pas; ou signait du nom de celui qui le payait—ainsi le *Manifeste de l'Electeur de Bavière*), il fut secrétaire en titre, et assista en personne aux discussions de Neuchâtel (1707), Gertruydenberg (1710), Utrecht et Baden (1712), Rastadt (1714). S'il resta relativement inconnu comme diplomate, et mal payé ce fut entre autres à cause de l'incapacité de son principal patron, le maréchal d'Huxelles. "L'histoire de la carrière diplomatique de Du Bos est l'histoire même de la succession d'Espagne." Nous n'y entrerons pas, mais une fois de plus nous saluerons en passant l'érudition sûre et abondante et claire de M. Lombard, un professeur de littérature, dans un sujet historique d'une effrayante complexité.

Même après Rastadt, en 1714, et quand Du Bos fut retiré à Paris, travaillant à ses *Réflexions critiques*, et vaquant à ses fonctions de Secrétaire perpétuel de l'Académie, son influence dans les affaires d'Etat continue,—au moins indirectement. Le cardinal Du Bois, jusqu'en 1723, eut sans cesse recours à lui (p. 144 et ss.). Ce dernier et illustre patron récompensa enfin assez généreusement ses services. C'est pour Du Bois que notre abbé composa son volumineux *Traité de la Succession à la Couronne*,—qu'il n'acheva pas, mais qui discutait précisément les grandes questions qui passionnent Du Bos dans son *Histoire de l'établissement de la Monarchie Française*, celles du droit naturel et du droit divin des rois.

Passons maintenant à l'examen des deux œuvres de Du Bos qui résument son œuvre de protagoniste des idées nouvelles, aboutissement de cette remuante jeunesse. D'abord, les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*.

L'ouvrage fut mis en vente dans les premiers jours de janvier 1719. Immédiatement il fut célèbre. Il eut 8 éditions françaises jusqu'en 1770; il fut traduit en anglais, hollandais et allemand. Le 23 décembre suivant, Du Bos était élu Académicien, et trois ans après Secrétaire perpétuel.

C'est la tentative d'un esprit, qui s'est tôt et complètement affranchi, de mettre au point, de coordonner ses incessantes réflexions sur des sujets

d'archéologie, de littérature, d'art, et de philosophie,—tentative parallèle à celle du *Dictionnaire* de Bayle quelques années avant, du *Dictionnaire Philosophique* quelques années après. Il est entendu que Du Bos ne sait pas composer, ou plutôt n'a pas le temps de composer (car, nous l'avons vu, ses travaux diplomatiques l'occupent jusqu'en 1723, et ses intérêts si variés l'empêchent de concentrer longtemps son attention sur un même sujet); mais du désordre de son livre, se dégagent cependant quelques idées bien nettes. Indiquons les plus importantes:

1) Et avant tout le critère esthétique. En quelques pages très lumineuses et très documentées, où figurent aux places d'honneur Boileau, Molière, Fontenelle, Lamotte, Perrault, Dacier, Boivin, puis, comme précurseurs en tel ou tel point, Leibnitz, Locke, Bayle, M. Lombard nous explique l'invasion du domaine de l'art par le rationalisme cartésien. A des affirmations comme: "Tout homme qui ne pense pas sur toute matière littéraire comme Descartes prescrit de penser sur les matières physiques, n'est pas digne du siècle présent. Rien ne prépare mieux que les mathématiques à bien juger des ouvrages de l'esprit," ou "Un ouvrage de morale . . . peut-être même d'éloquence, en sera plus beau . . . s'il est fait de main de géomètre," Du Bos oppose le principe absolument contraire de la perception immédiate et directe du beau. Ce "sens esthétique" qu'analysera un jour à son tour Kant, dans sa *Critique du Jugement*, Du Bos l'appelle nettement "le sixième sens,"—et point dans un sens métaphorique puisqu'il en fait une "émotion physique," une réaction des organes analogue au toucher et à l'odorat, un sens nouveau et une nouvelle sensualité. Nous nous demandons toutefois si M. Lombard ne souligne pas un peu trop cette origine "sensualiste" (195 et ss.); Du Bos n'a pas poussé réellement très loin le paradoxe; il dira: "lorsqu'un ouvrage nous a déplu, nous avons le droit de nous demander la raison de cette impression fâcheuse; mais l'esprit ne peut se livrer à cette recherche que pour justifier le jugement que le sentiment a porté." S'il en est ainsi, on ne voit pas comment on pourrait refuser l'adjectif *raisonnable* à la sensation esthétique; et alors l'opposition du sens esthétique de nature sensualiste au sens esthétique de nature psychique cesse d'être aussi tranchante.

2) La seconde idée générale qui se dégage des *Réflexions critiques*, est celle de la relativité de l'art. La sensation esthétique a beau être directe—comme la vue et l'ouïe—elle n'en est pas moins, elle, diverse; et qui plus est—Du Bos ose être conséquent encore—cette diversité a une cause physique également. Les uns ont "l'œil plus voluptueux" et sont plus sensibles au coloris. D'autres préfèrent les "expressions touchantes." Le sens esthétique des habitants du midi et de ceux du nord, peut réagir différemment, celui de l'antiquité peut différer de celui du moyen-âge. Tout est ramené à ce grand principe de la science moderne: l'expérience. On ne nie pas l'expérience.

Et en ce point—la relativité de la suggestion d'art, par opposition à l'absoluité qu'elle devrait avoir s'il était affaire de raisonnement—Du Bos est

plus de son siècle que par l'autre, le sensualisme esthétique. "Sa critique sera non plus dogmatique et absolue, mais relative et historique" (197). N'a-t-il pas anticipé, et appliqué à l'esthétique, la théorie du climat dont on fait honneur à Montesquieu? "Là précisément est la nouveauté du système de Du Bos: chez lui l'esthétique littéraire est liée non seulement à l'esthétique générale, mais à la science de l'homme et de la société" (p. 189; cf. p. 243 ss.).[1]

Toutefois il faut préciser. Et voici bien Du Bos, le scrupuleux; il pose le principe *Expérience:* "Nous nous attendrions donc à ce que le public fût la foule même." Or il n'en est rien, et dès l'abord Du Bos réduit le "public" à une élite: "Je ne comprends point le bas peuple dans le public capable de se prononcer sur les poèmes ou sur les tableaux. . . . Le mot de public ne renferme ici que les personnes qui ont acquis des lumières, soit par la lecture soit par le commerce du monde" (p. 233). Mais justement qu'est ce que ces "lumières"? En fin de compte, il laisse la question ouverte: "Le sentiment dont je parle est dans tous les hommes; mais comme ils n'ont pas tous les oreilles et les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le sentiment également parfait" (p. 233). Tout ce qu'il ajoute, c'est qu'il faut donner au public *le temps* de réviser son jugement:—mais rien n'est là pour prouver que le public révisera dans le bon sens. Du Bos croit pouvoir fixer à deux ou trois ans le temps nécessaire pour arriver à un jugement définitif.

3) Du Bos s'est laissé entraîner à fausser en quelque sorte fondamentalement son examen de la nature de la sensation esthétique: il identifie en effet les impressions d'art aux impressions de pathétique—comme s'il n'y avait de plaisir esthétique qu'en rapport avec la souffrance. Ce n'est pas cependant une des idées essentielles de Du Bos; peut-être M. Lombard aurait-il pu l'indiquer mieux, et faire comprendre que cette digression n'est là qu'en suite du souci de Du Bos de résoudre les problèmes esthétiques traditionnels; il y avait la fameuse théorie d'Aristote, de l'art qui purge les passions; et Du Bos, qui s'est si bien affranchi des Cartésiens, ne s'est pas affranchi d'Aristote—car c'est lui, Aristote, qui avait enchaîné, bien avant Du Bos, l'esthétique à cette association de l'art avec passion dans le sens de souffrance. La théorie de Du Bos quant à l'interprétation d'Aristote, est celle des "émotions superficielles," c.à.d. l'émotion d'art est une émotion de sympathie pour un objet qui n'en a pas besoin: derrière *Le Cid* il n'y a pas de réalité (qui serait pénible), pas plus que derrière le groupe de Laocon. Le XVIIIme siècle tout entier fera sienne cette théorie: "C'est bien à Du Bos que l'ont empruntée en France, Mallet, Louis Racine, Batteux, d'Alembert, Marmontel; en Angleterre, Burke et Hume; en Suisse et en Allemagne, Du Bos

[1] Il ne faut du reste pas en faire tout à fait honneur à Du Bos (pp. 245–47); elle était appliquée par les médecins déjà depuis longtemps: "Le docteur Venel, dans *l'Encyclopédie*, disait en phrases polies que si Montesquieu s'était douté combien ces idées sur le climat et la température étaient familières aux médecins, il se serait borné à les indiquer sans s'aventurer dans des théories scientifiques aussi étrangères à ses études" (253). Mais certes Du Bos a appliqué le principe dans le domaine esthétique avant que Montesquieu le fît dans celui des lois et de la politique.

a fourni à peu près tout ce que Bodmer et surtout Breitinger, puis Mendelssohn, ont dit de la tragédie. Lessing lui-même—les historiens allemands l'ont reconnu—doit aux *Réflexions critiques* l'essentiel de sa théorie dramatique" (p. 208).

4) On ne voit nulle part plus clairement la valeur de l'œuvre critique de Du Bos que dans l'attitude que son souci des faits lui a dictée dans la Querelle des Anciens et des Modernes. Nous nous ferions un reproche de ravir à ce chapitre si rempli et si clair, son ampleur en l'étriquant par le choix de quelques citations et théories. Disons seulement qu'il fait comprendre fort bien comment Du Bos, lui-même un Moderne, devait cependant logiquement tomber à bras raccourcis sur un groupe très considérable de Modernes,—ceux qui basaient leur opposition aux Anciens sur ce que ceux-ci n'exprimaient pas des sentiments et des idées acceptables au XVIIIme siècle. Selon le principe de relativité du sentiment esthétique, c'était absurde et il met le doigt sur le malentendu qui rendait sans issue le débat tel qu'il se poursuivait: "Les discours des héros d'Homère à leurs chevaux révoltent notre délicatesse. Mais les Orientaux ne sont pas des Cartésiens et ne professent pas le même mépris pour les animaux" (p. 262). D'autre part, Du Bos s'élève avec non moins de décision et de bon sens contre ces pseudo-Modernes qui, par exemple, excusaient en quelque sorte leur goût pour le genre très "moderne" de l'Opéra en s'appuyant sur l'argument saugrenu que l'opéra est une renaissance du théâtre antique, où l'on chantait la tragédie (pp. 283 ss.). L'opéra n'a besoin d'aucune justification que le goût du public moderne. (En passant il discute de la façon la plus suggestive le vrai caractère de la déclamation chez les Anciens, et de la saltation qui n'était pas la danse, pp. 284–90.)

Et maintenant, il faut bien le dire, l'ouvrage de Du Bos vaut autant par les vues de détail et les petites thèses en marge—comme celles de l'opéra—que par les grandes vues auxquelles nous avons ici donné la première place. En somme, son grand mérite est d'avoir mis en branle la discussion; sa vaste érudition, son choix habile de petits faits révélateurs, et ses opinions volontiers paradoxales, ont été un stimulant indiscutable. Le juste et le contestable sont mêlés de façon singulièrement pittoresque et provocatrice de débats. Voici par exemple sa théorie du vers (et à ce propos encore on observera que Du Bos n'était pas du tout toujours du côté des casse-cou): Il prend parti pour les vers contre les détracteurs Lamotte et Pons; et son argument est physiologique: "un bruit mesuré" est agréable à l'oreille; il n'en faut pas davantage pour réfuter les prosateurs à tous crins. Cependant Du Bos médit de la rime, et là on comprend moins. Si les Anciens n'ont pas eu besoin de la rime, très bien; mais puisque de grands écrivains français l'ont employée avec succès, en faut-il davantage pour la justifier aux yeux de Du Bos? Pour le XVIIme siècle en tous cas "le bruit de la rime" était agréable; Du Bos a-t-il autorité pour parler au nom de ses contemporains?

Citons aussi la thèse du génie. Du Bos n'a vraiment pas peur; après avoir rattaché la perception du beau à un sens esthétique d'ordre physiologique, il se fait précurseur de Cabanis, Comte et Taine en déclarant que le génie créateur lui-même n'est qu'affaire de matière: "Je conçois que le génie consiste dans un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun des organes, comme la qualité, du sang laquelle le dispose à fermenter durant le travail" (p. 239); et ailleurs: "Le génie est une plante qui pousse d'elle-même" (p. 240); le corollaire ne manque pas non plus: Pour que le génie puisse s'épanouir, il faut des circonstances *matérielles* favorables de milieu, de prospérité économique, d'absence de guerre, etc. Mais Du Bos accepte les conséquences de ses idées . . . jusqu'à l'étrange; les pays froids ne produisent rien en fait d'art; les pays d'orient non plus; l'orientalisme de Galland et autres n'est qu'une mode; il n'y a pas d'art vraiment dans la porcelaine de la Chine et du Japon! Aussi, il y a des siècles stériles, pour des raisons économiques ou politiques; par exemple—dit le malheureux—le siècle des Médicis à Florence et celui des Sforza à Milan!

Tout cela peut être faux; c'est toujours intéressant; on sent le besoin constant de ne pas affirmer, mais de comprendre, comprendre plutôt mal que tomber juste par hasard.

"Les livres de Du Bos sont de ceux après lesquels il y a quelque chose de changé" (p. 314) dit excellement M. Lombard. Nous ne le suivrons pas dans son voyage d'exploration au travers des XVIIIme et XIXme siècles, en France, puis en Angleterre, en Amérique, en Hollande—retrouvant partout Du Bos avec une sagacité et une patience inlassables. Mais ce grand travail profitera aux érudits qui chercheront les inspirations de Louis Racine, Montesquieu, Voltaire et les philosophes, Burke, Lessing, Mendelssohn, etc., etc.—et jusqu'à Taine qui cependant ne connaissait pas Du Bos, et où le rapport est indirect.[1]

Pourquoi Du Bos n'a-t-il pas eu plus de renommée, ou plutôt, pourquoi, après avoir donné une impulsion si profonde aux idées esthétiques, a-t-il été oublié ? Nous le savons déjà, et M. Lombard en demeure tout à fait d'accord: Parce qu'il n'avait pas l'art—"le style," comme disait Buffon, et que dès lors il a été supplanté par ceux-la même qu'il avait souvent enrichis de ses idées. On peut appeler cela une prodigieuse injustice;—mais on ne saurait y voir quelque chose d'anormal; il est bien naturel que les générations suivantes se familiarisent avec une idée, ou un sujet de roman ou de théâtre, non chez l'écrivain qui l'a le premier exprimé, mais chez celui qui l'a le mieux exprimé.

L'œuvre historique de Du Bos, *L'Histoire critique de l'Établissement de la Monarchie française dans les Gaules* (3 volumes, in 4°; 1784), est probablement aussi importante que son œuvre critique; mais comme elle ne touche que par certains points à la littérature, nous serons plus brefs.

[1] Relevons les pages importantes sur Batteux et Du Bos, pp. 322–26, Montesquieu, pp. 326–27; et sur l'Encyclopédie, pp. 339–43. Et l'Appendice I.

D'abord, pour apprécier vraiment cette œuvre, il convient de se rendre compte que Du Bos fut déjà un historien au sens moderne de ce mot; et qu'il était bien en avance de son temps (comme Bayle son maître) quand il formulait consciencieusement ces trois règles: (1) indiquer ses références, (2) fonder ses affirmations sur des déclarations de contemporains, (3) avertir le lecteur si on n'a pas de source de première main. Du Bos s'excusait du reste du style encombrant que cette méthode imposait, mais il osait trouver le style et l'agrément moins importants que la vérité bien établie (p. 395). Il nous est difficile aujourd'hui de nous représenter qu'une conception subjective de l'histoire non seulement prévalut avant, mais encore après Du Bos; l'histoire devait donner des leçons de morale, et si l'histoire ne contribuait pas "à l'amélioration des mœurs," la lecture d'un roman bien fait "vaut beaucoup mieux," dira encore Madame de Genlis; du livre de Mably sur *La Manière d'écrire l'histoire*, il résulte que l'inexactitude est le premier devoir de l'historien (p. 390): Voltaire, l'auteur de *Charles XII*, concevait que la vérité historique devait parfois être couverte. Il est à peine besoin de dire que Du Bos écartait—comme le font aujourd'hui autant que possible les moins positivistes des historiens,—toute explication providentielle des faits, ne cherchant que "dans les faits, la raison des faits" (p. 401).

Est-ce à dire que Du Bos ait été conséquent, et ait appliqué sa méthode rigoureusement? Non pas: mais quel écrivain, même le plus moderne, a réussi absolument à demeurer objectif? Taine, à la fin du XIXme siècle, l'était-il? S'il faut se souvenir que d'une part, c'est le fait d'avoir pris part aux grands démêlés diplomatiques de son temps qui avait convaincu Du Bos de la nécessité de l'histoire *objective*—il avait été arrêté constamment par des assertions sans preuves, ou par manque de documents probants—, il faut se souvenir aussi d'autre part que dans les dernières années de sa carrière diplomatique le cardinal Du Bois l'avait fait travailler sur la question des droits respectifs de la royauté et de la noblesse, et que son grand ouvrage, qui lui mérita le nom de "Père du Romanisme," fut écrit avec cette préoccupation d'un *problème*.

M. Lombard nous rappelle toute l'histoire du Romanisme avant Du Bos, c. à. d. lorsqu'il celui-ci cessa d'être un problème théorique. Rappelons seulement que les deux thèses en présence étaient: la thèse dite *féodale*, selon laquelle la France moderne est une nation franque, de Clovis et de ses compagnons d'armes, et qui s'est substituée à la Gaule, province Gallo-romaine; et la thèse dite *romaniste*, selon laquelle la France monarchique n'est qu'une continuation, et quasi un développement naturel, de l'impérialisme romain; et l'invasion barbare ne constituerait alors, au point de vue du droit, qu'un accident sans grande importance; supposé que les Francs n'eussent pas pénétré en Gaule, la France moderne ne serait guère différente de ce que nous la voyons.

Boulainvilliers, noble, et opposé aux grandissantes prérogatives de la royauté, fit servir la première thèse à soutenir les droits de sa classe (*Histoire*

de France avant Clovis, 1727, *Essai sur la Noblesse* 1732): "On ne se souvient plus—dit-il—que dans l'origine Clovis n'était que le général d'une armée libre. Le Français ne doit à ses rois ni sa liberté, ni ses possessions, ni l'indépendance de sa personne, et les Gaulois asservis ne furent pas sujets du roi, mais des guerriers francs. Ceux-ci étaient tous égaux, et il existait entre eux et les Gaulois une distinction formelle telle que du maître à l'esclave. Il n'y avait plus que des conquérants et des conquis. Les Français étaient exempts de toutes les charges; ils avaient le droit de juger leurs pareils et de n'être jugés que par eux, le droit de défendre leur personne dans des guerres particulières, même contre leur roi. La convocation insolite, sous Philippe le Bel, des Etats Généraux, où, du moins au début, le tiers n'assistait que pour promettre d'obéir; l'invention inouïe du droit royal de justice; l'usage monstrueux des anoblissements, qui a permis aux hommes de s'élever insolemment, ont été les étapes de la dégradation de la noblesse" (pp. 418–19). Mais bien vite, en 1734, Du Bos oppose dans son *Histoire critique*, aux prétentions de la noblesse la thèse romaniste. Infiniment plus érudit que Boulainvilliers, il *prouve* que les Francs n'ont pas supprimé les institutions et les cadres de la nation des Gaules; il déclare qu'il n'est dit nulle part que les Francs aient réduit en servitude les Gallo-Romains; et il défie de démontrer par l'histoire que les Francs se soient réservé exclusivement la profession des armes. Et une fois lancé, Du Bos ne s'arrête plus, il veut établir encore que la monarchie des rois de France est plus grande, plus morale, que celle de Rome même qu'elle continue. La souveraineté impériale en effet, était instable et livrée au hasard de la force, mais la monarchie française en adoptant le principe d'hérédité, écarta cet arbitraire—partant, les causes de lutte et de désordre.

En somme la théorie de Du Bos opposée à celle de Boulainvilliers, qui accusait les Valois d'avoir violé les droits des nobles, revient à ceci: "Il est vrai qu'il y a eu en France conquêtes et usurpations, mais voici où elles se placent. Ce fut, lorsque les ducs et comtes, s'emparèrent des droits du roi et de ceux de la nation, s'instituèrent seigneurs héréditaires dans leurs bénéfices militaires et substituèrent aux lois romaines des lois dictées par le caprice et l'insolence" (p. 457). Il ne nous appartient pas ici de prononcer entre Boulainvilliers et Du Bos. Mais il est certain que, même si la thèse de Du Bos n'est pas beaucoup plus franche de prévention que celle de son adversaire, son livre n'en garde pas moins une plus grande valeur; Du Bos a placé la discussion sur le terrain scientifique; il va aux documents; et même ceux qui interprêteront ces documents autrement que lui—amis ou ennemis—c'est chez Du Bos qu'ils iront puiser le meilleur de leurs renseignements; les plus originaux apporteront peu de vraiment nouveau (p. 459).

Nous ne nous arrêterons pas aux pages si riches de renseignement montrant la fortune de l'œuvre de Du Bos depuis le jour de sa publication jusqu'à nos jours. Les consciencieuses recherches de M. Lombard seront

énormément utiles, car rien ne semble échapper à sa curiosité. Mais, résumer serait gâter, apprécier d'un point de vue critique ne serait possible qu'après avoir refait l'immense labeur de l'auteur.

Citons cependant: (1) le chapitre remarquable sur Montesquieu (pp. 469–74) qui a été peu généreux à Du Bos, lequel avait été très nettement son précurseur en idées—bien que sûrement pas en qualité littéraire; en tous cas s'il ne le fut pas dès le début, il *devint* son créancier. Ce seul chapitre représente une étude minutieuse de l'œuvre de Montesquieu; M. Lombard discute la connaissance de Du Bos par Montesquieu, non seulement dans les diverses éditions de *L'Esprit des Lois*, mais dans la *Grandeur et Décadence des Romains*. C'est un triste spectacle de voir cet homme illustre traiter d'abord avec mépris Du Bos, puis refondre un de ses ouvrages en se servant de ce même Du Bos; et ignorant sa dette, et ne trouvant pas une parole pour effacer le tort qu'il avait fait par un jugement sommaire de sa plume autorisée. Heureusement que Gibbon réhabilita pour un temps Du Bos, dont l'étoile était bien pâlie déjà. (2) Le chapitre sur Fustel de Coulanges. Du Bos avait été éliminé de la grande célébrité une première fois par Montesquieu; il le fut une seconde fois par Fustel de Coulanges pour une autre partie de son œuvre. Et dans les deux cas c'est l'art qui a prévalu sur l'érudition. C'est la théorie romaniste de Du Bos, qui presque oubliée pendant un bon siècle aboutit au livre prodigieux, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France* (1875). Mais le problème se complique un peu ici. F. de Coulanges a pensé s'affranchir d'emblée de toute dette envers ses prédécesseurs en déclarant vouloir toujours remonter aux sources. En ce faisant, il a abouti à la thèse romaniste qu'il a seulement exprimée d'une façon plus dogmatique que Du Bos. Peut-on le nommer le disciple de Du Bos? Evidemment non. . . . Et cependant, pour ceux qui veulent être équitables, Du Bos est victime. D'autant plus que c'est Du Bos qui par son œuvre a jeté en quelque sorte dans le domaine public ces sources; et alors on a le droit de se demander si F. de Coulanges eût connu tout ce qu'il a connu au cas où Du Bos n'eût pas existé un siècle et demi avant. Et, qui plus est, M. Lombard, qui reste d'une parfaite équité, nous dit que Fustel de Coulanges a lu Du Bos après coup, et a ajouté, sans chercher à ce qu'on le sût trop, de l'érudition de Du Bos à la sienne.

Nous ne pouvons terminer sans un mot sur les rapports du romanisme avec les idées sociales du XVIIIme siècle. Du Bos, à première vue, est déconcertant. Partout ailleurs il est en avance sur son temps, et justement pour l'organisation sociale, c. à. d. dans la question *pratique* du XVIIIme siècle, celle qui trouve sa tentative de solution dans la Révolution, le voici qui non seulement n'accorde pas de droits au peuple, mais les refuse à la noblesse même, et plaide pour l'absolutisme royal de Louis XV.

Il est trop érudit pour ignorer les juristes qui ont affirmé déjà, comme Grotius, la théorie des droits naturels du peuple à disposer de lui-même; mais il concilie cela avec sa conception de l'absolutisme royal en invoquant

la prescription: le peuple s'est donné librement au roi et c'est trop tard maintenant pour s'en dédire. Il y a sûrement un malentendu quelque part; l'appel à la prescription sonne faux, laisse l'impression d'une mauvaise excuse à laquelle on a recours, soit pour prendre la place d'un vrai argument qu'on n'a pas, soit parce qu'on n'a pas bien saisi le problème. Ici c'est certainement un exemple du second cas. Quelqu'avancé et indépendant que fût du Bos, il n'était cependant pas arrivé à concevoir encore que le peuple pût *réellement* compter en politique. La *Monarchie Française* est de 1834; le *Contrat Social*, où la *Souveraineté Populaire* est discutée sérieusement, ne vient qu'en 1760, et les *Observations sur l'Histoire de France* de Mably sont de 1765. Il fallut donc, après 1734, même aux esprits radicaux comme Rousseau, un bon quart de siècle avant de songer que le Tiers-Etat pût être pris en considération. *Et cependant* Du Bos ne fut pas réactionnaire en contestant les droits des nobles; seulement il n'alla qu'à mi-chemin; il vit que les privilèges de naissance étaient une injustice, puis, ne songeant pas au peuple, il les rendit à la royauté; il *parut* réactionnaire, de fait il n'était que paradoxal, puisqu'il proposait un remède pire que le mal: combattant un système de privilèges sociaux (noblesse) par un système de privilèges encore plus accusés (le roi). Enfin on rappellera avec à propos que quand Rousseau qui, lui, crut au peuple, réclama pour le peuple ses droits et vit toutes les théories de la Révolution, il s'arrêta net devant la pratique et fut aussi prudent que Montesquieu et Voltaire: le coût de la révolution sociale, en désordres et en vies, ne vaudrait pas les résultats. Il fallut attendre trente ans encore après la publication du *Contrat social* que les hommes de la Révolution dissent: réalisons la théorie de la souveraineté populaire.

Notre explication nous paraît plus juste que celle à laquelle s'arrête M. Lombard. Il explique Du Bos ainsi: "l'expérience" de l'histoire enseignait que la monarchie assurait plus d'ordre que l'oligarchie. En fût-il ainsi, il resterait toujours que Du Bos n'a pas tenu compte de la souveraineté *populaire* dont "l'expérience" ne pouvait rien dire puisqu'elle n'avait pas été faite.

ALBERT SCHINZ

SMITH COLLEGE

Dante. By C. H. GRANDGENT. New York: Duffield & Co., 1916. Pp. 397. Price, $1.50 net.

In preparing this volume on Dante for the new series called "Master Spirits of Literature," Professor Grandgent faced the problem of avoiding the mere repetition of material already presented many times in similar form. He solves it by introducing Dante, not as an individual, but as a representative of his age. He gives the biographical facts in one short chapter, perhaps less fully than in the Introduction to his edition of the *Divina Commedia*, a model